Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 46 (1908)
Heft: 6

Artikel: Trop de science
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-204829

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 19.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

jour, à la faveur du clair de lune ; mais voilà que dans la nuit m'arrive un exprès du quartier général, qui m'ordonne, après avoir fait manger ma troupe, de me rendre au pont de Collombey. Je me lève à 4 ½ heures pour contremander mon ordre de la veille et pour faire préparer cette soupe, ce qui n'était pas facile, parce que c'était trop matin ; mais bref, à 8 heures la soupe était mangée et la troupe prête à partir.

Tant de tracas, d'ordres et de contr'ordres m'avaient un peu troublé ; j'oublie que c'est le pont de Collombey qu'on m'avait désigné, je reste à celui de Chessel. Je fus le témoin du passage de deux bataillons, d'une demi-batterie d'artillerie, etc. A cela, ne revenant pas de ma surprise, je croyais qu'on se battrait chaudement ; mes travaux me le faisaient penser. Pas du tout. La troupe entre tranquillement, tambour battant, l'arme au bras, sans coup férir.

Bientôt le colonel me fait demander avec ma troupe pour aller exécuter des travaux de l'autre côté du pont. Cela fait, je repasse le pont pour mener la troupe prendre son ordinaire ; je dîne moi-même, puis il me prend fantaisie de relire mon ordre. Peux-tu te figurer ma stupéfaction lorsque je m'aperçois que c'était au pont de Collombey que je devais me rendre ! Je devais partir à 8 heures, et c'était 3 heures moins un quart ! Je ne perds pas courage, je cours chez le syndic, commande un char de réquisition, laisse le sergent avec un homme, lui donne mes instructions pour payer ma dépense à l'auberge, et sans ran, tan, plan, me voilà parti pour le pont de Collombey.

J'étais horriblement blessé au pied, échiné. Trois lieues de route pour aller se reposer dans un bivouac, et la nuit était là tout à l'heure ! Figure-toi ma position ! Nous faisons marche forcée. Arrivés à Aigle, c'était tout nuit, la troupe harassée et moi à demi-mort. Je donne demi-heure de repos. Quand je veux repartir, plus de soldats, plus un ! Que faire ? Je cours chez le colonel Rilliet : personne, chez le colonel Veillard : personne, à l'état-major : personne ! Enfin, en repassant dans une rue, je trouve la troupe rassemblée et prête à partir. En route, donc ! Mais voilà bien une autre chanson : la plupart ne pouvaient presque plus marcher. Quels moyens ai-je dû employer ? je ne puis te le dire, mais tout ce que je me rappelle c'est que, plusieurs fois, on a crié : « Vive notre lieutenant ! »

Nous arrivons au bivouac. C'était le spectacle le plus beau que l'on pût voir, je t'en dirai deux mots une autre fois. Mais là, personne pour nous dire où est le feu des sapeurs. Force fut de chercher partout pendant environ une demi-heure, pendant laquelle je semai environ la moitié de ma troupe. Enfin, je parvins à déterrer le détachement de M. Rochat dans une ferme voisine. Tu aurais ri en voyant les sapeurs me reconnaître !

Nous partions le lendemain à 5 heures. A l'appel de Bex, il manquait 12 hommes de mon détachement ; aux bains de Lavey, il n'en manquait plus que deux, ensorte que le capitaine n'a rien su.

Dans ma campagne du Valais, je ne deviendrai pas riche, car il faut tout payer et très cher. Il est probable que je dépenserai toute ma solde et peut être au-delà. Le vin est cher, aussi à l'auberge où nous sommes, mais il est parfait ; c'est un vin muscat délicieux qui vaut tous les vins de Bourgogne, et le Malvoisie des environs de Sion vaut tous les vins d'Espagne, mais il coûte trois francs la bouteille.

A l'heure qu'il est, il y a une assemblée populaire pour nommer un gouvernement provisoire. Nous avons vu beaucoup de joyeuses physionomies, mais laides au possible. Tout le peuple nous a parfaitement bien reçus. On voit au moins du monde, ici ; ce n'est pas comme à Fribourg.

J'aurais encore beaucoup de choses à te dire, mais je n'ai pas de place, et puis je ne me rappelle pas de tout.

Adieu.

Ton fils,
G. Willer.

TOUT DOUX

La ligne de la Broie a, si l'on peut s'exprimer ainsi, « joui » longtemps d'une triste réputation. Les trains y étaient rares, comme l'est cet hiver la neige, et leur lenteur était proverbiale ; de véritables escargots. A force de plaintes et de réclamations, on a obtenu quelques améliorations, mais ce n'est point encore l'idéal.

Cependant, il y a progrès réel. Voici, en effet, ce qu'on lisait dans un journal de 1876 :

Chemin de fer de la Broie.

Deux voyageurs ont fait dernièrement le pari suivant à la gare de Morges :

Pendant que l'un d'eux montait dans le train de 7 heures 26 minutes du matin pour se rendre à Moudon, l'autre partait à pied pour se rendre à la même destination par la route du Chalet-à-Gobet. Le premier arrivé devait faire préparer le dîner que l'autre devait payer.

A deux heures après-midi, le piéton buvait son absinthe et commandait le dîner à l'Hôtel de la gare de Moudon. Une heurs après, le train déposait sur le quai de la même gare notre premier voyageur, qui avait ainsi perdu son pari.

LOU MANCHOT ET LOU GRAND NAPOLÉON

Mon père-grand que l'avai étâ à la Bernina, ne veya rein de bi qué Napoléon. No racontavè adi la mîma histoire, quand nos ira bouëbous et qu'on était bin sadzou.

On dzo, Napoléon reincontravè chu son tsemin on vèteran manchot dau bré dra, que s'est arreta tot dé suite. Saluvè militaremeint dé la man gautze. L'empereu s'arrîté tôt parâ ; s'approutzé dau vilho sordat et lei deimandè :

— Io as-tou perdu ton bré dra, me n'ami ?

— A Austerlitz, sire.

— Et te n'as mein zu de décoration ?

— Na, sire, ye parai qu'on m'a aôbllia.

— Lei bon.

Ft Napléon reinmué la crâ dé la légion d'honneu que portavé chu son estomma et la remet au vèteran, conteint coumeint on bossu et dit deinse à l'empereu :

— Voutra majesté mé décoré parceque yé perdu on bré por li, que mé farai te se y'avé zu lei dou brés vîa ?

— Cé que té farai, dit l'empereu, ye té nommèré dein lou bataillon dé la garda.

Assetou, lou villhou bravou tiré son copatchou et se coppé lou bré que l'ai restavé !

On trovavè que l'étai onna balla histoire : on allavè se cutzi et on rêvavè apri tota la né, mâ ein venieint pllie gros et ein mîmou teimps bin prau incrédulous, yé vollhiu on dzo démanda à mon pére-grand coumeint çi bravou sordat qui étai dza manchot l'avai fé por sé rougni son segond bré.

— Baugrou de malhounnîtou, que mé répond, ein mé fotteint on coup dè pî aô tiu, iallavou justameint té lou derè, ma puisque t'a volliu me copâ lou subliet, te ne lou sari pas, ne vu pas té lou derè ; ma te tzanteri la tzanson de la campagne de Russie que coummeinsé deinche :

Il y a cent ans que la France et son trône
Faisaient trembler tout l'univers,
Depuis Paris jusqu'à Lisbonne
C'étaient tous, pavillons français, etc.

Mérine.

*

Et puisqu'il est ici question de Napoléon, rappelons cette amusante supplique adressée à Napoléon Ier par un vieux soldat, et retrouvée dans les archives de la famille impériale.

La voici, avec son orthographe de fantaisie, dans son charme ingénu :

« Sire,

» J'ai conteraqueté sous votre chère oncle deux blaissures mortelles, qui font l'orneman de ma vie, l'une à la jambe gauche, l'autre à Wagram.

» Si ces deux anequedotes paraissent susceptibles d'un bureau de tabac, je vous en aurais une reconnaissance éternel.

» J'ai bien celui de vous remercier d'avance.

« Jean Pacot, *ex-caporal.* »

» *P. S.* — Madame Pacot sera très sensible à votre amabilités et vous prit de dire bien des chauses à vot dame.

» Affranchir la réponse, s'il vous plaît.

» Ci-join les pièces amplicatives. »

L'empereur fut sensible à la pétition. Et Pacot obtint son bureau de tabac.

Cœur d'épouse. — M. X. est très souffrant. Sa femme, veuve d'un premier mari, l'emmène aux eaux de ***.

— Le médecin les lui a conseillées ? demande quelqu'un.

— Non, mais c'est là que j'ai perdu mon premier mari ; ces eaux lui avaient fait beaucoup de bien.

Trop de science. — Je vais vous hypnotiser. Dormez !

Le sujet s'endort profondément.

— Maintenant, retenez bien ce que je vais vous ordonner. Demain, vous viendrez me rendre les vingt-cinq francs que je vous ai prêtés.

Le sujet, se réveillant brusquement :

— Ah ! non. C'est vraiment pousser la science un peu trop loin.

On encaisse toujours. — Au guichet d'une banque douteuse :

— Je désirerais parler à M. le directeur.

Un employé avec amabilité :

— M. le directeur vient d'être arrêté. Mais si monsieur désire verser tout de même ?...

Triste perspective. — M. X***, avec épouvante, en constatant que son thermomètre a encore baissé :

— Mais si cela continue ainsi, quel froid fera-t-il au mois de juillet ?

Le **Théâtre** a donné jeudi, devant une salle comble, *Le monde où l'on s'ennuie*, la spirituelle comédie de Pailleron. Cette pièce sera rejouée mardi.

Demain, dimanche, en matinée, *Lucrèce Borgia*, le beau drame de Victor Hugo, et *Gonzague*, un très joyeux vaudeville. Le soir, l'*Amour veille*, exquise comédie, et *Gonzague*.

*

Au **Kursaal**, c'est toujours la revue *Faut pas s'y fier !* Un succès sans précédent. Il y a foule à chaque représentation. Cette revue, nous l'avons dit, est admirablement montée. Tout y charme l'œil et l'oreille. Elle est maintenant tout à fait au point. C'est le vrai moment, c'est l'instant. Les représentations, en matinée et soirée, commencent plus tôt : à 8 ¼ h. et à 2 ¼ h., afin de permettre aux personnes qui n'habitent pas Lausanne de rentrer chez elles sans être obligées à une course folle pour gagner le train.

*

Le grand succès actuel du **Théâtre du Peuple**, c'est *Les Ames ennemies*, de Paul Loyson, donné hier soir, déjà, devant une salle bien garnie. Interprétation excellente. Mise en scène très soignée. La seconde de cette pièce est fixée à mardi prochain, 11 courant, à 8 ¼ heures.

Rédaction : Julien Monnet et Victor Favrat

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO.